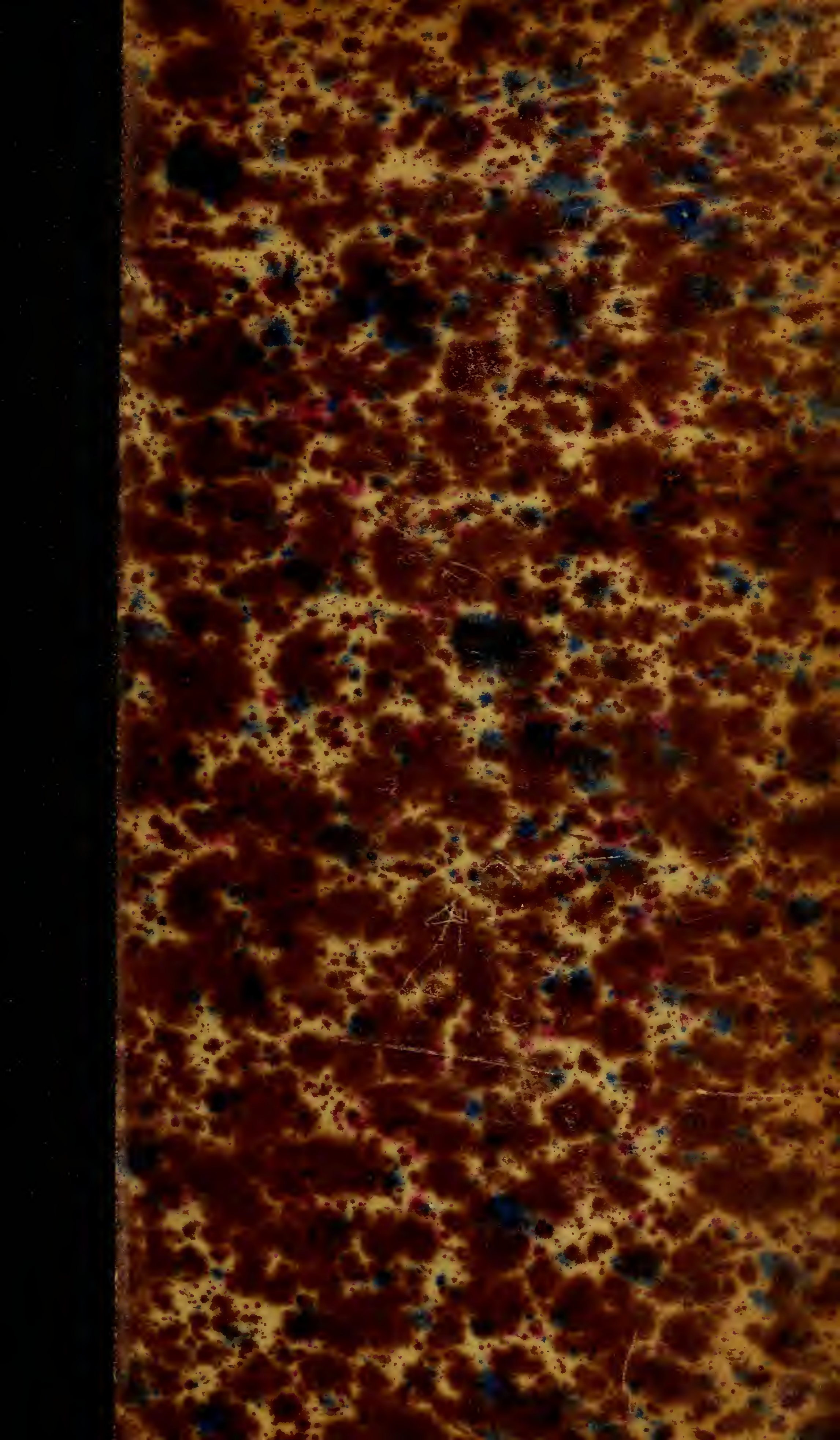
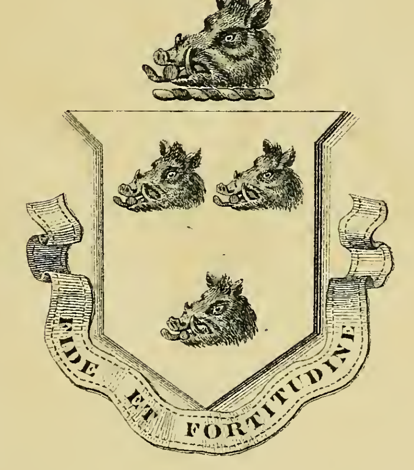
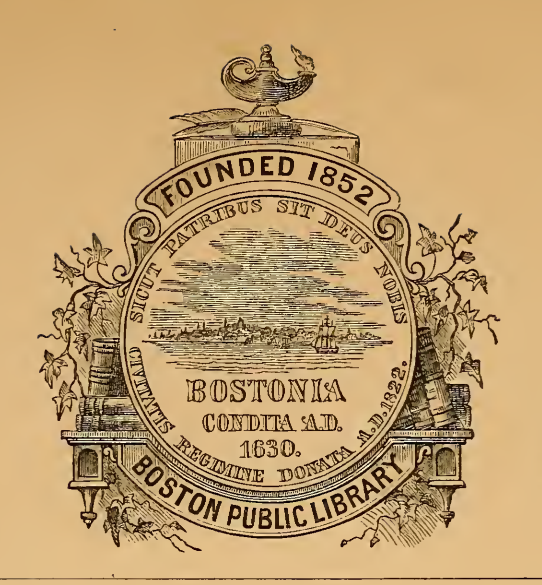



FIDE ET FORTITUDINE



PAMPHLETS.

French

Revolution

~

1790

~

July – Aug.

CITOYENS!

LE 14 JUILLET APPROCHE,

CITOYENS!

LE 14 JUILLET APPROCHE;

Notre union fait leur supplice.

En vain depuis long-tems on s'efforce de jetter le trouble et la confusion dans les esprits pour obscurcir les idées publiques, et dans le dessein d'amener les divisions les plus funestes : la voix de la vérité s'est fait entendre ; une lumiere pure a répandu parmi nous son éclat salutaire. Graces à la surveillance du civisme, graces sur-tout à la liberté de la presse ; oui, mes chers compatriotes, graces à cette sainte et précieuse liberté, vous connoissez à présent tous les moyens de vous assurer les avantages attachés au grand événement qui a changé la destinée de cet empire, et vous ne redoutez plus les manœuvres sur lesquelles les ennemis de la patrie avoient fondé l'espoir frivole de vous remettre sous le joug de l'oppression. Tous leurs desseins, tous leurs artifices ont été dévoilés, toutes leurs bassesses, toutes leurs perfidies, toutes leurs atrocités mises au grand

jour. Eux-mêmes, lassés de s'être couverts aussi long-tems du masque de la popularité, ou forcés, pour l'exécution de leurs complots, d'abandonner la marche de l'hypocrisie, eux-mêmes ont soulevé ce masque imposteur, et les écrits patriotiques l'ont arraché tout-à-fait.

Lorsque la providence secondant votre courage, éloigna de la capitale, avec l'armée commandée pour votre ruine, tout l'appareil de destruction qui l'environnoit; lorsqu'une justice éclatante immola les traîtres gagés pour tourner contre vous les premiers efforts de votre liberté naissante; lorsque la France entiere, armée pour sa défense, se montra par-tout terrible aux ennemis du bien public, vous crûtes tous les obstacles vaincus : livrés à la joie d'avoir brisé vos fers; aveuglés par vos succès étonnans et rapides, vous ne prévîtes pas les dangers dont la patrie étoit environnée. L'œil de la tyrannie qui ne dort jamais, vit votre confiance et votre sécurité. La ruse succéda bientôt à la force et tenta par mille artifices les moyens de renouer le fil de la trame qui venoit d'être rompue. Un de ces artifices faillit de faire écrouler les premiers fondemens de votre liberté au moment où ils ne faisoient que de s'élever. Je parle du piége odieux qui vous fut tendu par le mi-

nistre des finances, alors votre idole, lorsque profitant de votre ivresse, et abusant des hommages religieux que vous crûtes rendre au pere de la patrie, revenant au milieu d'elle pour partager son triomphe et assurer son bonheur, il osa mettre en jeu tous les ressorts de votre sensibilité pour obtenir la grace et le rappel des coupables qui avoient conjuré votre perte. Telle fut dès-lors la force des écrits patriotiques, qu'ils firent avorter le projet, quoique l'iniquité fut entierement consommée.

Mille autres piéges vous furent tendus au milieu du désordre que causa ce renversement subit; mais encore imbus des préjugés du régime d'oppression auquel vous aviez si brusquement échappé; neufs sur les principes qui devoient consolider votre nouvel état, vous n'aviez aucune idée des nouveaux combats auxquels vous alliez être livrés. Vous ne vous crûtes entourés que de patriotes, de freres et d'amis, et vous ne vîtes pas s'introduire dans vos cercles civiques cette multitude de nouveaux tyrans qui, sous le voile du patriotisme, et à l'aide d'une éloquence insidieuse, surprirent votre confiance et s'emparerent des pouvoirs dans le dessein d'en faire le plus criminel abus. Ils vous furent dénoncés, ces faux freres, par les écrivains

patriotes, qui ne purent les voir sans indignation et sans effroi; les uns, profitant de la difficulté d'éclairer de près leur administration pour s'emparer des fonds publics; les autres, aggravant par mille vexations, par mille actes oppressifs, les maux inhérens à la révolution, et protégeant la licence pour vous faire haïr la liberté. De tous côtés vous fûtes éclairés sur les objets de déprédation et de tyrannie, et vous dûtes aux écrits patriotiques cette heureuse habitude de vous tenir en garde contre vos ennemis, cette surveillance qui éventa par la suite tant de projets criminels.

Ce sont ces écrits qui, vous pénétrant sans cesse de tous les malheurs que l'anarchie entraîne, ont imprimé dans vos cœurs ce respect inaltérable pour les sages décrets qui vont établir parmi vous l'ordre et la justice, et fixer ainsi la liberté individuelle et publique.

Ce sont eux qui vous ont appris à distinguer vos vrais défenseurs des membres corrompus du corps législatif. Ils vous ont fait connoître l'acharnement de ces derniers à retarder, par de vaines motions et d'éternelles entraves, la constitution qui prépare votre bonheur. Ils ont déchiré le voile qui cachoit leur adresse perfide

à substituer au vœu national, à la loi, leurs principes oppresseurs.

Ce sont eux qui vous ont appris à vous défendre des insinuations de cette cabale littéraire qui, d'un bout à l'autre de la France, cherche à répandre un souffle infect sur l'opinion, et qui vous ont ouvert les yeux sur la source impure d'où partent ces mouvemens séditieux, ces essais de guerre civile, tant dans la capitale que dans toutes les parties du royaume où l'aristocratie a encore quelque vigueur.

Ce sont eux qui vous ont dévoilé la conduite infâme des juges iniques de ce tribunal éphémere qui respecta si peu l'auguste fonction dont les représentans de la nation l'avoient chargé, et dont chaque jugement porta le sceau de l'injustice et de la prévarication.

Ce sont eux qui vous ont instruit de ces attentats sourdement manœuvrés contre les patriotes qui ont montré le dévouement le plus marqué à la chose publique, et de l'art coupable avec lequel on a soustrait aux châtimens les fauteurs du despotisme, et tous ceux qui, par des actes criminels, ont préparé le retour de l'ancien régime.

Ce sont eux qui vous ont éclairé sur cette idolâtrie funeste envers les chefs que vous vous êtes

nommés, et qui vous apprenant à approfondir leurs principes, leurs sentimens et leurs vues, vous ont éloignés du danger de tourner aveuglement contre vous-mêmes ces sentimens de civisme qui font la base essentielle de la liberté.

Ce sont eux sur-tout qui vous ont révélé tous les attentats de ce ministre qui sacrifia des millions arrachés à la foi publique pour acheter votre enthousiasme, et qui n'en abusa si longtems que pour vous faire éprouver tous les fléaux; de ce ministre calculateur de crimes, qui bientôt eût agioté de nouveau votre subsistance comme il l'a fait de vos especes, si ces mêmes écrits n'eussent tonné avec le plus grand éclat contre ses brigandages; de cet hypocrite d'une trempe rare, qui, l'effroi dans le cœur, conserve encore avec impudence, au milieu de vous, le ton de la sécurité, l'air et la démarche de la candeur et de l'innocence.

Ce sont eux qui vous ont pénétré d'une juste et vive indignation contre les coupables conseillers de votre roi; vils calomniateurs d'un peuple fidele, voué à sa gloire autant qu'à la prospérité de l'état, qui n'ont cessé de vous tromper sur son caractere, ses intentions, et d'abuser bassement de sa bonne foi pour lui donner, comme à vous, le change sur ses propres

intérêts : ennemis jurés de la nation dont ils redoutent la puissance et affectent en toute occasion de méconnoître la souveraineté ; ennemis de la loi dont ils arrêtent l'exécution lorsqu'elle tend à affermir la liberté, et tantôt dirigeant sa force contre le patriotisme, tantôt employant mille artifices pour s'en rendre indépendans ; ennemis du roi dont ils feignent de soutenir les intérêts et la gloire, tandis qu'ils prennent à tâche de l'engager dans une conduite équivoque qui ne peut tendre qu'à compromettre son honneur et faire suspecter sa droiture. C'est par cette marche oblique qu'ils l'exposent sans cesse à des malheurs dont il n'a été préservé jusqu'ici que par votre amour auquel il se fie, et par ce pressentiment funeste, égide salutaire de l'homme franc et loyal, lorsqu'il n'est entouré que de fourbes qui l'abusent.

Ce sont eux enfin qui vous ont averti du dernier piége à la faveur duquel ces ministres perfides alloient renverser l'édifice presqu'achevé de votre liberté. Vous avez pressenti le danger de laisser à leur disposition le droit de faire la paix et la guerre. Vous avez exprimé de la maniere la plus énergique (1) le vœu universel,

(1) Quinze mille hommes environ attendoient aux Thuileries l'émission de ce décret ; dès qu'il fut prononcé, la

et vos fideles défenseurs, forts de ce vœu patriotique, autant que de la pureté de leur doctrine, ont conservé, malgré les cris et les manœuvres de la cabale aristocratique, le grand principe d'où dépendoit le sort de la revolution. O immortel Fréteau ! que de sang ton courage a épargné à la France !

Eclairés maintenant sur tout ce qui a été entrepris par les ennemis de la liberté contre la régénération de l'empire, vous pouvez, appréciant leurs forces physiques et morales, prédire avec assurance qu'avec quelqu'art, quelque dextérité qu'elles soient employées, elles viendront toujours échouer contre le rocher formidable de l'opinion publique. Jamais, mes chers compatriotes, jamais le combat n'avoit été engagé d'une maniere aussi autentique entre le men-

---

joie publique se manifesta de la maniere la plus éclatante. Le peuple qui vit le principe posé dans le premier article, se livra sans autre examen à la satisfaction la plus vive. Plusieurs publicistes ont démontré depuis que ce décret n'étoit pas aussi avantageux à la nation qu'on l'avoit cru. C'est encore un nouveau service que la liberté de la presse a rendu au peuple François, en le mettant en garde contre l'abus que pourroient faire les ministres des articles qui y ont été adroitement glissés pour en affoiblir le principe, ou le rendre nul.

songe

songe et la vérité ; et ce combat, dont vous sortirez toujours victorieux, confondra à la fin tous vos ennemis, et fera passer votre gloire sans nuage parmi toutes les nations. Nos dignes législateurs n'avoient point négligé un pressentiment aussi favorable à la grande cause qui agite la France, et sur laquelle l'univers a les regards fixés. Déjà convaincus par l'expérience d'une nation voisine, qu'il ne pouvoit résulter aucun mal public de la liberté d'écrire, ils avoient préjugé les admirables effets de ce talisman sacré de toutes les vertus dans les circonstances délicates où une révolution aussi rapide avoit placé la France. Sourds aux instigations de collégues, les uns aveuglés par les préjugés du régime ministériel, les autres effrayés que cette arme puissante ne décelât leurs coupables projets, ils ont sagement écarté toute discussion sur une matiere que nos erreurs rendoient encore épineuse ; et leur silence à cet égard, est une des plus frappantes preuves de leur prévoyance et de leur sagacité. La discussion s'est agitée d'elle-même, et les effets salutaires de la liberté de la presse ont éclairé à fond l'auguste sénat sur le vœu général de la nation.

Il est peu d'objets maintenant sur lesquels il n'ait été répandu une lumiere assez forte et

assez générale pour que son éclat ne suffise pas pour dissiper entiérement les nuages de l'illusion et les ténebres de l'ignorance dans lesquels le despotisme vous avoit enveloppés. Il ne seroit pas possible, mes chers compatriotes, de faire la récapitulation de cette foule de connoissances acquises depuis la révolution, lesquels seront désormais un rempart inexpugnable que toutes les forces des tyrans ne pourront ébranler : mais quelques réflexions sur l'état actuel des idées publiques, pourront faire sentir avec quelle rapidité vous avez parcouru l'immense carriere dans laquelle le nouvel ordre de choses vous a jettés. Ce court développement, en pénétrant vos ennemis de toute l'étendue de votre loyauté, leur apprendra qu'il est un point où ils ne peuvent plus impunément en abuser.

Pénétrés de la dignité de la nation françoise, ce n'est plus dans la pompe frivole et l'étiquette imposante d'une cour orgueilleuse, ni dans le cortege fastueux qui l'entoure que vous faites consister la gloire de l'empire. Vous connoissez aujourd'hui tous ces vains prétextes qui jadis ont si bien servi l'intérêt et l'ambition des ministres, et de ces prétendus grands qui fondoient leur bonheur sur la ruine des peuples et sur leur avilissement. Vous ne croyez plus que

la souveraineté réside dans ce foyer de corruption où se machinoient toutes ces entreprises ténébreuses qui ont mis la France à deux doigts de sa perte. En vain ces ministres et leurs confédérés éclatent-ils en murmure, toutes les fois que les libérateurs de la patrie veulent poser les limites du pouvoir exécutif; en vain se plaignent-ils qu'on enleve au monarque toute son autorité, vous n'entendez alors que les cris des tyrans, désespérés qu'on leur arrache le privilége odieux de vous vexer, de vous opprimer, de vous piller impunément.

Vous la voyez cette souveraineté, non dans votre puissance comme les souverains d'autrefois, mais dans le droit sacré et imprescriptible de la nature, que la force et l'adresse vous avoient arraché, et que votre valeur vous a reconquis. Privés de cette puissance qui étaya long-tems leur machiavélisme, ils n'en agissent pas moins, il est vrai, selon les principes de cette même politique qui leur fut autrefois si favorable. Mais vous l'avez approfondie cette politique infernale : tant et de si fréquens complots découverts, tant de machinations affreuses dévoilées vous ont aidés à pénétrer jusqu'au fond de l'abîme; et votre défiance s'est accrue en raison des horreurs qui vous ont frappés.

C'est là où vous avez vu en frémissant que ce qui, dans vos principes, seroit le crime le plus atroce, n'étoit pour eux qu'un simple jeu de politique ; c'est au fond de cet abîme que vous avez lu ces paroles échappées à la tyrannie pour l'avertissement des peuples : QU'IMPORTE PLUS OU MOINS DE SANG.

Il étoit un autre préjugé non moins funeste, dont l'abus cruel est consacré par mille monumens dans les fastes de l'histoire, que la hache de la liberé a renversé d'un seul coup. Vous l'avez vu se déchirer avec éclat le voile de l'illusion dans lequel vous entretenoient ces hypocrites sacrés, co-alisés depuis tant de siecles avec le despotisme royal, pour perpétuer vos erreurs et consolider votre esclavage. Vous les avez vu se mettre impudemment à la place de Dieu et de la religion pour résister à l'empire de la loi. Vous les avez entendu crier au blasphême, à l'impiété, à l'anatême contre les représentans de la nation, lorsqu'ils ont remis entre ses mains les richesses qu'ils lui avoient usurpées. Déjà préparés par les progrès d'une raison qui s'épure chaque jour, leurs clameurs ne vous ont point allarmés, elles n'ont servi qu'à vous faire distinguer plus aisément leur religion de celle que le peuple François a tou-

jours révérée : O bon abbé Girard ! lorsque vous nous disiez autrefois, que « jamais on ne con-
» noîtroit la religion des prêtres que quand on
» en auroit séparé les intérêts temporels, » vous ne vous attendiez pas que ces paroles pleines de sens et de finesse, seroient un jour si généralement comprises !

C'est à la chûte rapide de ces préjugés CAPITAUX que vous devez cette liberté d'esprit, cette facilité de jugement, cette justesse de raisonnement qui étonnent et déconcertent vos ennemis ; cette sagacité pénétrante qui, remettant la vérité à la place du mensonge, donne à l'opinion publique une énergie, une force active, seules capables d'opérer le salut de la patrie dans les circonstances les plus critiques de la révolution.

Lorsque pour éloigner vos idées des grands intérêts qui vous occupent, ils ont tenté d'engager la nation dans des guerres tramées pour retarder la régénération qui s'avance à grands pas ; lorsqu'ils ont cherché insidieusement à vous aigrir contre un peuple qu'ils vous ont peint jaloux de votre liberté, et manœuvrant pour arrêter vos succès et vous replonger dans l'esclavage et l'avilissement, l'artifice ne vous a point séduits. Envain leurs suppôts répandus de

tous côtés parmi vous, ne cessent-ils d'essayer ces insinuations absurdes. Vous connoissez la loyauté des nations ; vous savez qu'il n'y en a pas une seule qui ne soit opprimée, et qui, comme vous, n'aspire à secouer le joug de la tyrannie, et vous répondez avec fierté à ces aristocrates endoctrineurs, que vous ne confondez plus les dispositions des peuples avec les intrigues des cabinets des cours ; que la France armée pour sa défense abandonne aux tyrans tout esprit de conquête, et qu'ils peuvent se confédérer contre elle, s'ils veulent apprendre de quelle maniere sait se montrer un peuple libre, lorsqu'on vient apporter le trouble dans ses foyers.

Prémunis contre l'imposture pour avoir vu tant de fois la vérité blessée sans pudeur, vous n'êtes plus trompés par les discours captieux de ces prôneurs à gages du régime d'oppression qui s'introduisent dans vos assemblées, et circulent parmi vous, sous les dehors du civisme, tantôt cherchant à étouffer une idée neuve et salutaire qui se mûrit, tantôt s'efforçant de dénaturer des faits authentiques ; les uns calomniant les patriotes qui se dévouent avec le plus de courage et d'intrépidité pour le salut de l'état ; les autres plaidant avec art la cause d'un admi-

nistrateur inculpé, ou déjà jugé coupable par le cri de l'indignation générale ; et tous travaillant de concert à édifier un esprit public en opposition avec le but auquel la nation aspire.

Toujours au niveau de la révolution, dont vous suivez sans cesse la marche et les effets, vous n'êtes pas plus séduits par leurs écrits que par leurs discours. Vainement, dans plusieurs pamphlets insidieux, osent-ils profaner avec tout le génie de l'astuce, l'onction du patriotisme, pour vous engager dans une fausse opinion, vous faire adopter un principe dangéreux ; prévenus que le vrai citoyen marche droit dans les sentiers de l'ordre et de la justice, vous ne perdez point de vue cette base sacrée dont le sceau est imprimé dans tous les écrits vraiment patriotiques : guidés par ce flambeau, vous appercevez bientôt la marche tortueuse de l'aristocrate, et vous le devinez avant d'arriver à l'endroit où le piége est tendu : ou si tenant encore à d'anciennes erreurs, par lesquelles le libelliste a cherché à vous amener à son but, vous n'avez pu vous défendre du prestige de l'illusion, bientôt l'ange de la patrie, dont l'auguste fonction est de répandre par-tout la lumiere, vous offre un écrit salutaire qui, d'un seul trait, dissipe les ténebres dans lesquels la trahison vous

avoit entraînés : tel est l'empire de la vérité sur le mensonge, qu'un seul mot, une idée simple, suffisent pour rendre vaines les manœuvres les plus compliquées de l'imposture. Ainsi le discours simple et sublime du vertueux abbé Goutte fut un trait de lumiere qui mit en garde des milliers de citoyens contre les effets de cette protestation scandaleuse répandue avec tant de profusion par les membres gangrénés de l'assemblée nationale, et dont vous crutes avoir à redouter l'impression sur ceux de vos freres, qui, faute d'instruction, conservent encore des préjugés dangereux. Quelques ressources, en un mot, que puisse employer le génie de la fausseté, pour donner de la force aux écrits anti-patriotiques, vous aurez toujours pour boussole ces grands principes que la révolution a consacrés, et que ne doit jamais perdre de vue un peuple qui marche vers la liberté : QUE LORSQU'UNE NATION EST OPPRIMÉE, L'INSURRECTION EST LE PLUS SAINT DE SES DEVOIRS ; QUE LA PUBLICITÉ EST LA SAUVEGARDE DU PEUPLE ; QUE L'OPINION PAR LAQUELLE LE VŒU GÉNÉRAL SE MANIFESTE, EST LA REGLE DE CONDUITE DU LÉGISLATEUR, ET QUE L'UNION EST LA BASE DE LA FORCE PUBLIQUE.

Loin donc de vous inquiéter de cette multitude

tude de libelles enfantés par la mauvaise foi, la bassesse et tous les vices que l'horreur du bien peut créer, vous les voyez retourner sans effet à leur source impure, et vous ne leur en connoissez d'autre que celui de nourrir la rage im-impuissante de vos ennemis. Pétris du limon de l'imposture, c'est pour eux seuls en effet que de tels écrits peuvent avoir des attraits. Aussi rien ne peut se comparer à l'empressement et l'avidité avec lesquels ils recherchent et dévorent ces mensonges de l'orgueil, de l'avarice et de la vengeance, à moins qu'on ne veuille se représenter une foule d'animaux immondes ramassant parmi les ordures, les alimens les plus vils, pour assouvir leur voracité.

Ils peuvent, il est vrai, se targuer de ces scenes sanguinaires, de ces événemens désastreux que l'art infâme d'abuser de la crédulité des peuples, suscita dans les provinces où les ministres corrompus d'une religion toujours respectée s'étoient flattés qu'ils pourroient encore allumer les torches du fanatisme, en la faisant servir de prétexte à leurs vues criminelles. Mais tandis qu'ils se glorifient de ces triomphes éphémeres de l'irréligion, tandis qu'ils jouissent des fruits de leurs profanations sacriléges, le cri de l'horreur publique les tire de cette ivresse impie,

et leur fait voir le glaive de la justice suspendu sur leurs têtes coupables. A chaque pas, ils rencontrent des indices de cette force d'improbation, de mépris et d'indignation universelle, prête à se tourner contre eux en fureur, au moment que la providence aura marqué pour être le terme de leur impunité, et pour assurer le salut de la France. Moment terrible ! qu'ils accélerent, malgré vos efforts continuels pour arrêter le bras vengeur de la justice.

Oui, mes chers compatriotes, c'est à vous, c'est à votre résignation aux maux attachés à la révolution ; c'est sur-tout à la patience avec laquelle vous supportez les outrages de vos ennemis ; c'est à ces sentimens qui vous élevent tant au-dessus d'eux que la France doit l'espece de calme qu'elle éprouve dans ces circonstances orageuses, malgré leur opiniâtreté à vouloir y apporter le fléau des guerres intestines. Vos nombreux sacrifices, votre modération généreuse, sont les moyens que la providence employe pour opérer le grand œuvre de sa régénération par le concours unanime des lumieres et de la raison ; c'est ainsi qu'elle déjoue leurs projets sanguinaires ; c'est ainsi qu'elle donne aux esprits abusés, et dont ils manœuvrent les préjugés et les passions, le tems de reconnoître leurs erreurs

et d'abjurer leurs dispositions ennemies, afin qu'au grand jour de la justice, l'innocent ne soit pas confondu avec le coupable, et que les nations qui nous jugent ne puissent voir parmi les victimes de la juste indignation du peuple François que les monstres acharnés à sa perte.

Vous gémissez, mes chers compatriotes, de ce que la nation Françoise conserve encore dans son sein des hommes assez dépravés pour n'exister qu'aux dépens de son repos, de son bon sens et de sa gloire, pour ne fonder leurs jouissances que sur son avilissement, son esclavage et sa ruine ; assez lâches pour continuer à faire abus de ces vertus d'un peuple loyal, doux et humain, les seules armes que vous avez opposé jusqu'ici à leurs basses intrigues, à leurs embûches éternelles ; assez aveugles pour ne pas concevoir que les pas de la révolution aussi imposans que la marche d'un monde qui poursuit sa course dans l'espace, ne peuvent être interrompus par aucune force humaine. Vous les voyez aux approches du pacte fédératif destiné à ramener la paix parmi nous, s'agiter, se tourmenter de toutes manieres pour en affoiblir la majesté, pour en détruire les effets : mais forts de votre surveillance, de vos lumieres acquises, de votre union et de ce saint enthou-

siasme de la liberté qui vous rends capables des plus sublimes efforts, vous déplorez leur rage frénétique, leur démence excite votre pitié. Cesseront-ils enfin de s'enivrer de l'espoir chimérique qui les abuse lorsqu'ils auront vu l'encens fumer sur l'autel de la patrie ? lorsqu'ils auront entendu un peuple de freres réunis, jurer solemnellement de vivre et mourir pour elle ? lorsqu'ils auront vu la liberté cimentée par l'opinion universelle, par la force nationale, et par la loi souveraine de l'empire. Quel homme, mes chers compatriotes, après cette fête auguste et touchante où l'honneur des François va se manifester avec un si grand éclat ; quel homme osera porter ce nom glorieux et rester traître à sa patrie ? Quel homme sera assez lâche pour se familiariser avec l'idée de paroître au milieu de ses freres le front couvert de la tache ineffaçable de l'infamie ?

